

MARCEL AYMÉ

LE BŒUF
CLANDESTIN

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- ALLER RETOUR, *roman*.
LES JUMEAUX DU DIABLE, *roman*.
LA TABLE AUX CREVÉS, *roman*.
BRÛLEBOIS, *roman*.
LA RUE SANS NOM, *roman*.
LE VAURIEN, *roman*.
LE PUIITS AUX IMAGES, *roman*.
LA JUMENT VERTE, *roman*.
LE NAIN, *nouvelles*.
MAISON BASSE, *roman*.
LE MOULIN DE LA SOURDINE, *roman*.
GUSTALIN, *roman*.
DERRIÈRE CHEZ MARTIN, *nouvelles*.
LES CONTES DU CHAT PERCHÉ.
LE BŒUF CLANDESTIN, *roman*.
LA BELLE IMAGE, *roman*.
TRAVELINGUE, *roman*.
LE PASSE-MURAILLE, *nouvelles*.
LA VOUIVRE, *roman*.
LE CHEMIN DES ÉCOLIERS, *roman*.
URANUS, *roman*.
LE VIN DE PARIS, *nouvelles*.
EN ARRIÈRE, *nouvelles*.
LES OISEAUX DE LUNE, *théâtre*.
LA MOUCHE BLEUE, *théâtre*.
LES TIROIRS DE L'INCONNU, *roman*.
LOUISIANE, *théâtre*.
LES MAXIBULES, *théâtre*.

Suite de la bibliographie en fin de volume

LE BŒUF CLANDESTIN

MARCEL AYMÉ

LE BŒUF
CLANDESTIN

roman

nrf

GALLIMARD

I

M^{me} Berthaud attendit que la bonne eût quitté la salle à manger et, sans espérer de le tenter, mais plutôt pour témoigner d'une compassion qu'elle jugeait décente, dit à son mari :

— Tu ne veux pas que j'arrose tes carottes avec le jus des biftèques ?

M. Berthaud, comme si l'offre lui eût été une injure, riposta en fronçant le sourcil :

— Mais non. Pourquoi ?

M^{me} Berthaud n'insista pas et prit un biftèque au plat. Roberte, en prenant le sien, eut sur la langue de dire à sa mère : « Voyons, maman, puisqu'il est végétarien », et réfléchit à l'inconvenance qu'il y aurait à prendre parti dans un débat en apparence anodin, mais dont l'intimité lui était sensible. Depuis longtemps, elle avait deviné qu'aux yeux de M^{me} Berthaud, ce régime végétarien dressait autour de l'époux une sorte de barrière où elle eût été heureuse de faire une brèche afin de resserrer le lien conjugal. Pourtant, comme son père

se servait de carottes, Roberte leva sur lui un regard exprimant son assentiment total. Il mangeait avec distinction. Elle admira son maintien élégant, le calme visage aux traits sévères, durcis dans l'exercice de l'autorité professionnelle et que le repos du dimanche ne détendait pas. Le fait même qu'il fût végétarien lui parut admirable. Elle se reporta aux circonstances qui avaient amené cette révolution alimentaire dans la vie de M. Berthaud, mais ses souvenirs étaient confus. L'événement s'était produit deux ans auparavant, alors qu'elle passait son baccalauréat, et son attention avait été distraite par la préoccupation de l'examen. Du moins crut-elle se souvenir que les raisons d'hygiène avaient eu moins d'importance que certaines considérations d'un ordre plus élevé, plus spirituel. Cette idée lui plaisait. Elle entrevit dans cette pratique végétarienne un exercice méthodique de la volonté, la recherche d'une discipline stoïcienne qui lui semblait en accord avec toute la personne du père. Elle-même se sentait du goût pour ce genre d'effort et, dans l'ordinaire de la vie, se pliait volontiers à des contraintes et à des obligations dont beaucoup de jeunes filles de ses amies s'étaient affranchies et se moquaient à l'occasion.

Roberte oubliait son assiette, et M^{me} Berthaud, intriguée par sa distraction, suivit la direction de son regard. Tout en mangeant

ses carottes, le père sentit qu'on l'observait avec insistance et en témoigna une certaine mauvaise humeur qu'il exprima du reste avec modération.

— Vous êtes là, dit-il, à me regarder manger mes carottes d'un air apitoyé, comme si c'était encore une nouveauté. Depuis deux ans, il me semble pourtant que vous avez eu le temps de vous faire à l'idée que je suis végétarien.

— Naturellement, fit M^{me} Berthaud avec douceur, mais si Roberte et moi t'avons regardé en même temps, c'est tout à fait par hasard. Je suis si bien habituée à l'idée de ce régime que j'y ai déjà pensé pour moi très sérieusement.

— J'y ai pensé aussi, dit Roberte. Je suis sûre que je m'en accommoderais très bien.

Le père secoua la tête et eut un sourire de bonté ferme et distante.

— Ne dites donc pas de folies. Ce n'est pas une raison parce que je suis végétarien pour que tout le monde le soit autour de moi. Ce qui convient à l'un ne convient pas forcément à l'autre. Pourquoi seriez-vous végétariennes ? pour faire comme moi ? Vraiment, quand on n'a pas d'autres raisons...

Le père suspendit sa parole et, les yeux pleins de rêve, s'absenta quelques secondes dans la profondeur de ses raisons. Roberte et sa mère étaient un peu émues.

— D'ailleurs, reprit-il, on ne pourrait pas

soumettre toute la maison à ce régime-là. Jacques, par exemple. A douze ans, un enfant a besoin de viande. Et Maurice, quand Maurice reviendra du régiment, il ne voudra pas se passer de viande. Non, tout ça... Je ne sais pas pourquoi, du reste, nous revenons sur cette question. Elle est déjà réglée et le plus simplement du monde. Je suis végétarien. Eh bien, je suis végétarien, voilà tout.

M. Berthaud se remit à ses carottes. Sa femme et sa fille s'efforçaient de ne pas le regarder, dans la crainte d'exciter son courroux, mais il était difficile de s'en défendre. Il mangeait avec des gestes et un visage empreints d'un bonheur réfléchi et les carottes semblaient fondre sur sa langue ainsi qu'une hostie. Mme Berthaud se laissa surprendre en train de le regarder. Gênée, elle battit des paupières et se hâta de parler de Jacques, son jeune fils de douze ans, parti depuis le matin avec les scouts de la paroisse pour camper en forêt de Fontainebleau. On sourit d'attendrissement à l'évocation de ces jeunes garçons qui s'en allaient sac au dos avec une crânerie charmante et faisaient eux-mêmes leur cuisine en plein air, comme de vrais soldats. La mère avait particulièrement recommandé Jacques à l'abbé Borquin, qui dirigeait les sorties des scouts, mais les repas de fortune cuits sur des foyers improvisés lui donnaient de l'inquiétude.

— Pauvres chéris, soupira-t-elle. Tu as beau

dire, ils ne mangent tout de même pas comme chez eux.

— Certainement non, ils ne mangent pas comme chez eux, dit M. Berthaud. Et après ? J'estime qu'à tous points de vue, c'est une chose excellente. Il apprend à n'être pas trop difficile.

Il évoqua des souvenirs de guerre. Capitaine, il avait vu arriver à sa compagnie des employés de bureau dyspeptiques, anémiques, habitués à des heures de repas bien réglées et à des nourritures délicates. Ces mêmes hommes après avoir, pendant cinq ans, avalé des ratatouilles, du singe et des conserves de toute sorte, bu du gros vin rouge, de l'eau-de-vie, parfois l'eau croupie des trous d'obus où pourrissaient des cadavres, étaient rentrés chez eux après la guerre avec des estomacs d'autruche et des santés florissantes.

— C'est vrai, murmura M^{me} Berthaud.

Mais ces grands exemples la laissaient mal convaincue. C'était à peu près comme si on lui eût raconté que les héros de l'Antiquité se nourrissaient des cailloux des chemins. Tout ça se peut bien, mais ne prouve pas grand'chose. M. Berthaud allait ajouter quelque chose, mais il se tut en voyant entrer la bonne. Il n'aimait pas parler en sa présence. Julia fit le service avec une promptitude qui fut remarquée.

— On voit que c'est dimanche, dit M^{me} Berthaud. Cet après-midi, elle doit aller au cime-

tière de Pantin. Les jours de semaine, elle n'est pas si pressée.

— C'est humain, fit observer M. Berthaud.

— Oh ! je ne lui en fais pas de reproche. Elles sont toutes les mêmes.

Roberte, sans en faire la remarque, jugea que sa mère était injuste à l'égard de la bonne. Depuis six ans qu'elle servait dans la maison, Julia avait toujours bien travaillé. C'était une femme de quarante ans, hargneuse et taciturne, qui se dépensait à l'ouvrage avec un acharnement pesant. Quand elle faisait les cuivres, il semblait qu'elle dût leur tirer des gémissements. Comme elle était borgne, on la payait peu et M^{me} Berthaud lui en voulait de cette infirmité qu'elle ressentait vivement les jours de réception, car les invités pouvaient soupçonner qu'on avait une bonne au rabais, peut-être même en conclure qu'on n'était pas très riche ; et donner à penser qu'on n'est pas très riche est ennuyeux, là-dessus toute la famille était d'accord. La question du renvoi de Julia était assez souvent débattue. Roberte, qui avait de l'affection pour elle, la défendait toujours, mais raisonnablement et sans aucune sensiblerie, admettant d'abord que l'intérêt de la maison et le prestige de la famille dussent passer avant toute autre considération. M. Berthaud se réservait les arguments généraux, celui des gages étant constamment sous-entendu.

II

Lorsque Julia apporta la tarte aux fraises, un air de musique arriva sur la table, venant d'un immeuble situé de l'autre côté de la rue d'Armaillé et, bien que M. Berthaud répudiât l'usage de la T. S. F. pour sa vulgarité, la famille ne put se défendre d'y prendre plaisir. Le concours de cette mélodie tamisée par la distance et du gâteau du dimanche fit éclore aux cœurs des Berthaud une joie délicate. Il leur semblait communier dans un ennui léger, enchanteur, qu'ils reconnaissaient bien et qui avait une saveur spécifiquement familiale. La tarte, sur laquelle flottaient des bribes de musique, était rituellement consacrée à ce long jour baillé où, réduits à eux-mêmes et décollés de leurs habitudes de la semaine, ils erraient à la recherche d'un miracle coquet accordant la nécessité de s'ennuyer et l'oubli des heures lentes ouvertes entre deux semaines. Roberte, les yeux sur le gâteau et rêvant à un tel miracle, revoyait le matin écoulé. On s'était levé tôt

pour assister au départ de Jacques et M^{me} Berthaud avait essuyé une larme en le voyant, par la fenêtre du salon, arpenter le trottoir de la rue d'Armaillé dans son joli petit uniforme. Jusqu'à neuf heures et demie, le cabinet de toilette avait été le centre d'allées et venues et de piétinements confus, la présence du père dérangeant l'ordre normal des ablutions. Il s'adaptait mal et promenait une conscience inquiète entre la chambre à coucher, le salon et la salle de bain. D'où résultait pour chacun un état d'attente et de malaise. Des minutes de fièvre et de tourbillon s'inséraient dans la stagnance des heures. M^{me} Berthaud vomissait alors pour un rien. Un autre moment pénible, l'un des plus creux de cette matinée, avait été celui où, sur le point de sortir, les Berthaud s'étaient attendus les uns les autres. A la dernière minute, il manquait un bouton ou bien Julia n'avait pas fini de repasser une ceinture. On s'attendait sans colère, résigné au dimanche dont la saveur fade venait dans le nez. A l'heure de la messe, M. Berthaud était descendu avec sa femme et sa fille, mais les avait quittées devant la maison. Dans sa situation, il ne pouvait guère se permettre d'aller à l'église plus de deux ou trois fois l'an. Parmi les administrateurs de la Banque de Provence et de Normandie, dont il dirigeait l'importante succursale de l'Avenue des Ternes, figuraient deux francs-maçons notoires et deux Juifs

qui l'étaient peut-être. Sans doute ne lui eussent-ils pas tenu rigueur d'entendre la messe chaque dimanche, mais une dévotion provocante ne l'aurait pas non plus servi auprès d'eux. Ainsi qu'il le disait parfois à sa femme, il comprenait bien que des administrateurs francs-maçons fussent mis en défiance par un zèle excessif pour la religion. C'était humain. D'ailleurs, M. Berthaud ne regrettait pas trop d'être privé de la messe, car il ne croyait pas en Dieu. Depuis son adolescence, il se doutait que Dieu n'existe pas et, devenu homme, il avait vu la chose confirmée dans un livre remarquablement écrit. Dieu, c'était bien vrai, n'était qu'une invention, mais la plus belle et la plus utile dans un monde égaré par la grossièreté des appétits, et les hommes d'un certain rang, d'un certain niveau, d'une certaine situation, instruction, éducation, distinction, se devaient de la soutenir avec toutes leurs forces. M. Berthaud avait donc quitté les deux femmes en les encourageant d'un regard assez étrange, semblait-il à Roberte maintenant qu'elle y songeait, un regard très paternel où la débonnairété n'éteignait pas tout à fait une lueur d'orgueilleuse ironie. Il était parti pour la Banque, disait-il, jeter un coup d'œil sur le courrier. Roberte et sa mère n'avaient eu qu'à monter la rue d'Armaillé pour se rendre à l'église Saint-Ferdinand des Ternes. Il y avait beaucoup de monde, de jolies toilettes

de printemps, des femmes bien soignées, des parfums montant plus vite que l'encens, des hommes bien vêtus, les plus jeunes graves et appliqués, l'air obtus, têtue, les vieux plus fins, l'œil plus vif, suivant parfois la messe sur la croupe des femmes et sachant, maîtres frôleurs du péché, se repentir au bord de l'intention. Roberte était jolie, santé confort, des cheveux châtons clair, des yeux noisette au regard franc et tranquille et, qu'elle avait de son père, un nez droit élégant et une taille très bien faite qu'il aimait à reconnaître sur ses photos de 1911, sous-lieutenant fringant et cambré. Habillée soigneusement, il fallait bien, le père était directeur, elle était tirée à quatre sans être très chic. Du reste, elle n'aurait pas voulu que le budget de la famille fût grevé par d'excessives dépenses consacrées à sa toilette, et une robe payée trop cher ne lui eût pas fait plaisir. Son tailleur, qui datait de l'année précédente, n'avait donc pas attiré l'attention des femmes. Mais les hommes l'avaient regardée, certains reluquée. Le général d'Amandine, un petit vieillard haut colleté, bien connu dans le quartier, l'avait mangée des yeux pendant tout le temps de l'office, sa mignonne tête d'oiseau dévissée jusque derrière l'épaule, tandis qu'il piaffait nerveusement de ses bottines vernies et de la pointe de son parapluie. Et bien d'autres que le général. Il y avait eu Dino, un garçon de vingt-deux, vingt-trois ans, fils d'une

ancienne danseuse habitant la maison et de Dieu sait qui, drôle de monde. Catholique d'occasion, Dino, il venait à Saint-Ferdinand pour la voir, il l'attendait à l'entrée pour donner l'eau bénite et, sans la présence de M^{me} Berthaud, il n'aurait pas été gêné de lui susurrer des choses en pleine messe, comme il s'y risquait parfois dans l'escalier, toujours rembarré avec des paroles paisibles, il avait beau avoir de grands yeux noirs et une paire de cils comme des ramasse-miettes. Roberte ne s'était intéressée à aucun de ces hommes, pas plus au général en retraite qu'au grelu-chon de velours. Venue pour entendre la messe, elle écoutait la messe sans distraction, sans fièvre non plus, menant la tâche d'écouter comme on fait de broder un napperon ou d'écrire une lettre de nouvel an à l'oncle Chal-lebères de Dijon, tranquillement, raisonnablement, en prenant la chose par un bout et en allant en suivant. Il y a des âmes de chrétiens qui savent se brancher sur les mystères de la Croix d'une façon à se faire passer mille frissons dans les moëllles au moindre dominus. Roberte n'était jamais transportée ni ravie, elle était bien trop appliquée et n'avait pas besoin de frissons. S'il était donné à chacun d'étreindre Dieu à chaque instant, à quoi bon la communion ? Ce qui est, c'est que Dieu est Dieu, les hommes les hommes, et que les Saints font la navette. Comme sa mère, elle

était de la robuste infanterie de la Passion, qui fait ses Pâques, qui donne pour le denier et se soucie d'abord et simplement d'être à la cadence de Dieu, et s'il n'existe pas, tout se peut, la cadence est solide quand même. Mme Berthaud avait pourtant un peu plus d'intimité avec Dieu, parce qu'elle était mère et qu'elle lui offrait ses enfants de temps en temps, à lui ou à Marie ou à quelqu'un des Saints pour les leur donner en garde ou en traitement contre les mauvais microbes, les sales vamps et les hommes vicieux. La messe avait duré comme d'habitude. On ne pouvait pas dire que le temps avait coulé bien vite, mais enfin, il fallait ce qu'il fallait. En sortant de Saint-Ferdinand, la mère avait dit : « Tu ne trouves pas que le curé Frangis a bien vieilli ? ». Roberte avait répondu oui, peut-être, il m'a semblé, et sa mère : « Pauvre curé Frangis, je le revois il y a quinze ans, mais quoi, il faut bien finir, surtout que pour ces vieux d'église, mourir, ce n'est pas si triste. Ils n'ont pas de mari, ils n'ont pas d'enfants, ils n'ont que des manies. Alors là ou là, ou de l'autre côté, et demain, c'est comme aujourd'hui. Je me rappelle, à Saint-Eustache, on habitait rue Coquil-lière, tu ne te souviens pas, tu étais trop petite, toi, mais à l'époque, c'était encore un quartier bien habité, je me rappelle, il y avait pourtant des odeurs, en été, des odeurs de viande, qui venaient fort de la halle aux vian-

MARCEL AYMÉ

Le bœuf clandestin

Au moment de rédiger ma prière d'insérer, il me vient le regret de n'avoir pas écrit une préface au *Bœuf clandestin*, qui eût été quelque chose comme une physique des péchés capitaux. Je me serais efforcé d'y démontrer qu'il existe un seuil de tension passionnelle au-delà duquel la consommation du péché acquiert, par les énergies mises en œuvre, une sorte de justification plastique et qu'en deçà de cette limite, n'étant plus compensé par la dignité du mouvement, mais réduit à sa médiocrité statique, le péché n'est plus que laideur et mérite d'être appelé, seul, capital. Je n'aurais même pas reculé à indiquer que le seuil en question est en même temps celui du pardon, ce qui m'aurait peut-être gagné la sympathie des âmes romantiques.

Le pécheur le plus important de mon *Bœuf* est un homme bien élevé, bon père, bon époux et sollicité de modestes démons auxquels il cède avec mesure, en se tenant sans effort dans les régions d'«en deçà». Il ne saurait inspirer, à ce qu'il me semble, ni l'amour, ni la haine, ni la pitié. L'Enfer qu'il porte en lui ne répand qu'une chaleur et une puanteur très discrètes et le drame qu'il suscite reste muet. Les autres pécheurs sont également «en deçà», l'un d'eux, seul, affleurant au seuil.

A côté de ces insuffisances infernales, j'ai une très belle jeune fille dont la santé et la vertu un peu rêche sont extrêmement réconfortantes. J'ai un ingénieur qui est très bien aussi, travailleur, avare et méfiant. A la fin, je les marie.

M. A.



9 782070 203963



39-VII A 20396 ISBN 2-07-020396-4

Extrait de la publication